

Le pape, irrité de ce que don Pedro avait osé porter la main sur un royaume qui relevait directement du saint-siège, fulmina de nouveau contre lui l'anathème. Il le déclara déchu du trône d'Aragon, et donna l'investiture de son royaume à Charles de Valois, fils du roi de France Philippe le Hardi. Il fit prêcher la croisade contre le souverain excommunié.

Le danger qui menaçait don Pedro devait lui faire rechercher l'alliance du roi don Sancho de Castille. Il eut donc avec lui une entrevue à Ciria, et don Sancho promit de l'aider à repousser les attaques des Français, pourvu que lui-même ne fût pas contraint d'occuper ses armes contre Abu-Yousouf.

Il y avait alors à peu près une année qu'Alphonse le Savant était mort, et que don Sancho s'était emparé de sa succession. Toutefois ce n'était pas sans contestation qu'il avait recueilli son héritage. Son frère, l'infant don Juan, avait voulu faire valoir le testament de son père, et réclamer le royaume de Séville qui lui avait été légué. Mais les habitants de cette ville avaient eux mêmes repoussé ses prétentions. Don Juan avait été obligé de les abandonner, et de reconnaître la souveraineté de son frère.

Un autre ennemi tout aussi dangereux avait aussi commencé à troubler le royaume. C'était don Juan Nuñez de Lara. Il s'était retiré en Navarre, et venait d'entrer, à la tête d'un corps de troupes, sur les terres de la Castille. Il y avait porté le ravage et la désolation. Les troupes castillanes s'étaient mises à sa poursuite; mais au lieu de retourner en Navarre, il s'était retiré avec tout son butin dans la ville d'Albaracin. Cette ville, que les anciens appelaient Lobetum, et disent quelques autres, Turia, s'élève dans les montagnes inaccessibles où le Tage, le Guadalaviar et le Jiloya prennent leur source. Lors de l'arrivée des Almoravides, l'émir d'Albaracin fut un des princes musulmans de l'Espagne

orientale qui, à l'aide des Beni-Hud de Saragosse, purent conserver le titre de souverains. En 1171, cette ville dépendait des domaines de Ben-Sad, qui, ayant reçu de grands services de Pedro Ruiz de Azagra, la lui donna en toute souveraineté. Le roi de Castille Alphonse le Noble et Alphonse II d'Aragon prétendirent également que cette ville devait faire partie de leurs domaines, et que Pedro Ruiz de Azagra devait leur rendre hommage pour ce fief; mais ce seigneur répondit qu'il ne tenait son domaine ni de l'Aragon, ni de la Castille; qu'il ne le devait qu'à lui seul, et qu'il ne rendrait hommage à personne. Les deux rois pensèrent à employer les armes pour contraindre Ruiz de Azagra à reconnaître leur suzeraineté; mais quelques différends survenus entre eux les détournèrent de cette entreprise, et don Pedro Ruiz de Azagra resta souverain indépendant de cette ville. Après sa mort, elle passa à son frère Hernando Rodriguez de Azagra. Celui-ci la transmit à son fils Pero Fernandez de Azagra, qui eut plusieurs enfants: Pero Fernandez, Garci Fernandez, doña Thereza et don Alvaro de Azagra. Ce fut ce dernier qui hérita de l'État d'Albaracin. Quand il mourut, il le transmit à sa fille unique doña Thereza, mariée à Juan Nuñez de Lara. C'est dans cette ville que don Juan Nuñez venait de se réfugier. La place, construite dans une position extrêmement forte, était encore défendue par d'épaisses et de hautes murailles. Il croyait donc pouvoir y braver la colère de don Sancho et celle de don Pedro. Une des premières conventions intervenues entre les deux souverains de Castille et d'Aragon fut que ce dernier assiègerait la ville d'Albaracin, sur laquelle don Sancho lui abandonna toutes ses prétentions. Les troupes de don Pedro commencèrent donc le siège, qui fut poussé avec énergie; et bientôt, malgré le courage des défenseurs, la ville commença à se trouver étroitement serrée. Nuñez de Lara sortit de la place pour aller chercher des secours; mais n'ayant pu réunir une ar-

* de gaieté que Perrault a puisé la plupart des sujets de ses contes.

mée assez nombreuse pour oser entreprendre de faire lever le siège, il fit dire aux défenseurs de capituler, et ils se rendirent le jour de la Saint-Michel, 29 septembre 1284.

Tout en faisant cette conquête, don Pedro ne s'en préparait pas moins à soutenir la guerre contre le roi de France, qui s'était chargé d'exécuter le décret de déchéance prononcé par le pape. Il avait fait demander à don Jayme, son frère, de lui amener des secours ; mais celui-ci avait contre don Pedro des sujets de mécontentement. Dès le commencement de son règne, le roi d'Aragon avait exigé qu'il lui rendit hommage, comme son vassal, à raison du royaume de Majorque et des autres domaines que leur père lui avait laissés. Don Jayme s'était soumis à la nécessité ; mais il n'avait pas renoncé à tirer vengeance de ce qu'il regardait comme un affront et comme un acte de tyrannie. Loin de venir au secours de son frère, il embrassa le parti des Français ; il leur servit de guide. Don Pedro avait fait garder les ports des Pyrénées. Don Jayme leur indiqua, par la vallée de Vaul, un passage qui n'était pas défendu, et l'armée française, commandée par Philippe le Hardi et par le connétable Jean d'Harcourt, pénétra en Catalogne. Elle prit Roses, Ampurias, et vint mettre le siège devant Girone, que le comte de Cardone défendait. Quant à don Pedro, ne pensant pas qu'il lui fût possible de tenir en rase campagne contre l'armée française, et ne voyant pas arriver les troupes castillanes sur lesquelles il avait compté, il licencia une partie de son armée ; il ne garda que l'élite de ses chevaliers, et se jeta avec eux dans les montagnes, pour harceler sans cesse les Français et pour les affamer en coupant leurs communications, en enlevant leurs convois. Il fut heureusement secondé dans cette entreprise par sa flotte, qui remporta deux fois l'avantage sur celle de Philippe le Hardi. Néanmoins, la ville de Girone, vivement pressée par les Français, fut obligée de se rendre le 7 septembre 1285. Mais ce siège avait occupé toute

la belle saison. La grande quantité de morts abandonnés dans les campagnes avait infecté l'air. Les maladies s'étaient mises dans l'armée. Il fallut donc songer à la retraite. On laissa une bonne garnison dans Girone, et on reprit la route du Roussillon. Philippe le Hardi lui-même était atteint de l'épidémie qui décimait ses troupes. On le reporta dans une litière jusqu'à Perpignan, où il mourut le 6 octobre 1284.

A peine les Français furent-ils éloignés, que don Pedro se représenta devant Girone, et la garnison laissée par Philippe le Hardi ne tarda pas à rendre la ville. Ainsi délivré du danger qui le menaçait, le roi d'Aragon songea à tirer vengeance de la conduite de son frère. Il résolut de lui enlever le royaume de Majorque. Ce fut l'infant don Alphonse, son fils aîné, qui fut chargé de tenter cette expédition, et qui alla mettre le siège devant Majorque. Ce prince était à peine parti que son père tomba malade, et mourut le 10 novembre 1285, laissant par son testament le royaume d'Aragon à don Alphonse, et la Sicile à son second fils, don Jayme, les substituant l'un à l'autre en cas de mort sans enfant. Alphonse reçut la nouvelle de la mort de son père pendant qu'il achevait le siège de Majorque. Il ne quitta pas son entreprise, et prit immédiatement le titre de roi d'Aragon. Ce fut de la part des Aragonais l'objet de vives réclamations. Ils lui représentèrent qu'il n'avait le droit prendre le titre de roi et d'en exercer l'autorité qu'après avoir juré de respecter les fueros et les libertés de la nation. Alphonse ayant donc achevé la conquête qu'il avait commencée, se rendit à Saragosse, où il prêta le serment qu'on exigeait des rois à leur avènement au trône.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, don Sancho vivait au milieu de craintes continuës et d'éternelles révoltes. En portant sur la couronne de son père une main sacrilège, il avait donné à ses sujets l'exemple de la rébellion ; il leur avait appris que l'autorité royale n'était pas sacrée ;

qu'on pouvait l'attaquer et la détruire. Il se soutenait non comme un roi, mais comme un chef de parti en s'appuyant sur des intrigues. Il lui fallait payer les services de ceux dont le crédit avait favorisé ses prétentions, ou bien acheter la tranquillité des autres; il lui fallait gorger les Haro d'honneurs et de pouvoirs; il lui fallait apaiser les Lara. Un des seigneurs qui avaient le plus contribué à le faire nommer roi était don Lope de Haro. Il le combla de faveurs; il l'allia à la famille royale en lui donnant son propre frère, l'infant don Juan, pour gendre. Sa générosité ne servit qu'à accroître les exigences et l'orgueil de don Lope, qui ne tarda pas à devenir odieux aux autres seigneurs avec lesquels il agissait comme s'il eût été leur souverain. Son arrogance ne respectait pas le roi lui-même. Dans une discussion qu'il eut avec lui, il s'emporta au point de rouler son manteau autour de son bras, en forme de bouclier, de tirer son épée et de se précipiter sur don Sancho; mais les gardes se jetèrent sur lui: l'un d'eux lui abattit le poignet droit d'un coup de sabre; un autre le renversa à terre d'un coup de masse d'armes, et, quand il fut tombé, on acheva de le tuer. L'infant don Juan, qui avait imité la colère de son beau-père et qui, comme lui, avait tiré son épée, fut forcé de chercher un refuge auprès de la reine. Cette princesse lui sauva la vie. Il fut seulement arrêté et renfermé dans le château de Burgos. La mort de Lope de Haro, loin de rendre la tranquillité au pays, ne fit qu'augmenter le trouble. Toutes les villes qui appartenaient soit à lui, soit à ses partisans, se soulevèrent; un grand nombre de seigneurs se retirèrent en Aragon auprès du roi don Alphonse. Ce prince avait déjà quelques sujets de mécontentement contre don Sancho; il embrassa la cause de ceux qui se réfugiaient auprès de lui. Depuis treize ans, on tenait les infants de la Cerda renfermés dans le château de Xativa; on les y avait soigneusement gardés comme un moyen d'allumer la guerre civile en

Castille. Alphonse ne se borna pas à les mettre en liberté: au commencement du mois de décembre 1288, il fit proclamer, à Jaca, Alphonse de la Cerda roi de Léon et de Castille. Il ne se contenta pas d'une vaine cérémonie: il lui donna une armée avec laquelle le prétendant alla porter la guerre dans les États de Sancho. Néanmoins ces forces étaient insuffisantes, ou bien les généraux qui les commandaient manquaient de talent, et les Cerda ne firent rien de profitable; tous leurs avantages se bornèrent à occuper quelques villes, et la guerre se continua sans qu'il se passât rien d'intéressant. Elle dura depuis trois années, lorsque le roi don Alphonse d'Aragon mourut à Barcelone. Il ne laissait pas d'enfant; ce fut don Jayme, son frère, roi de Sicile, qui fut appelé à lui succéder. Ce prince remit donc le gouvernement de cette île à sa mère Constance et à son frère Frédéric, et il vint réclamer l'héritage d'Alphonse, qui ne lui fut disputé par personne.

Au moment où la mort avait frappé le roi d'Aragon, ce prince était sur le point de terminer, par un traité, ses différends avec le roi Charles d'Anjou et avec Charles de Valois; mais sa mort avait tout remis en question. Le roi don Jayme craignit de voir se renouveler la guerre avec la France, et voulant s'assurer la tranquillité du côté de la Castille, il fit demander la paix à don Sancho. Celui-ci, qui redoutait toujours les entreprises des infants de la Cerda, fut trop heureux de la lui accorder, et les deux souverains, pour cimenter davantage la honne harmonie qui s'établissait entre eux, convinrent que don Jayme épouserait Isabelle, fille de don Sancho, bien qu'elle ne fût encore âgée que de neuf ans.

Tranquille du côté de l'Aragon, don Sancho s'occupa de la guerre contre les musulmans. Depuis l'instant où Mohammed II avait appelé en Espagne les armes des Beni-Merines, Yacouben-Yousouf était resté maître d'Algéciraz et de Tarifa; il profitait de la possession de ces deux villes pour ve-

nir faire en Andalousie de fréquentes invasions. Don Sancho résolut de lui enlever Tarifa, et il parvint à s'en emparer après un siège long et difficile. Cette conquête fut confiée à la garde du maître de Calatrava qui, plus tard, fut remplacé dans ce commandement par Alphonse Perez de Guzman. Le roi Abu-Yousouf fut très-chagrin de la perte de cette ville. Il s'occupait à faire des préparatifs pour la recouvrer, lorsque l'infant don Juan arriva en Afrique. Ce prince, mis en liberté par don Sancho, s'était montré peu reconnaissant de cet acte de clémence; il avait quitté son pays et venait à Maroc lui chercher des ennemis. Il offrit ses services au roi Abu-Yousouf, et promit de faire rentrer Tarifa sous son autorité, pourvu qu'on lui donnât 5,000 cavaliers et quelques troupes d'infanterie; avec ces forces il attaqua la ville; mais il fut toujours repoussé. Outré de ne pouvoir réussir dans son entreprise, il fit amener au bord du fossé un fils de Perez de Guzman qui était tombé entre ses mains, et ayant fait appeler le gouverneur, il le menaça de faire décapiter sous ses yeux ce malheureux enfant, si la ville n'était pas livrée; Perez de Guzman ne répondit pas; il tira seulement son épée et, du haut des créneaux, la jeta aux musulmans. Les assiégeants furieux exécutèrent leur menace; ils égorgèrent cette innocente victime, et lancèrent sa tête sur les remparts. Mais ils ne tirèrent aucun profit de cet acte de férocité; le courage de la défense ne se démentit pas, et ils ne tardèrent pas à être forcés à la retraite. Cet héroïsme de Perez de Guzman a justement été célébré comme égalant les plus belles actions de l'antiquité. Il faut ajouter que ce courage de la défense, porté presque jusqu'au fanatisme, est un des traits du caractère espagnol, et dût-on m'accuser de me répéter, je ne saurais m'empêcher de rappeler ici cette glose de Lopez de Tovar : *Mira valde istam legem quæ permittit homicidium filii, potius quam traditionem castelli*. Faites bien attention à cette loi qui permet de tuer

son fils plutôt que de rendre la place. Cette action fit donner au défenseur de Tarifa le nom de *Guzman le Bon*. Vous comprenez bien que le mot de *bon* ne signifie pas ici, en espagnol, cette tendresse de l'âme qui fait qu'on aime autrui et qu'on se plaît à l'obliger; *bon* signifie ce qui est bien; ce qui est généreux, et certes Guzman méritait ce surnom.

Don Sancho, atteint d'une maladie dont il ne devait pas guérir, fit son testament; il institua pour son successeur son fils Ferdinand, qu'il avait déjà fait reconnaître par les cortès, et il mourut, le 25 avril 1295, laissant à son héritier et à sa veuve une autorité contestée et un royaume rempli de troubles.

Tandis que l'incertitude sur le droit de succession au trône remplissait la Castille d'agitation et de misère, l'Aragon, fort par sa constitution, qui empêchait toutes les usurpations en même temps qu'elle réglait tous les droits, devenait chaque jour plus florissant et plus riche. Le pape avait, à la vérité, élevé la ridicule prétention de changer à son gré les princes de ce pays; il avait donné l'investiture du royaume d'Aragon à Charles de Valois; mais les armes de la France n'avaient pu faire exécuter cette sentence. Néanmoins on vivait dans l'appréhension continuelle d'une guerre, et la paix était désirée. Déjà, sous le règne d'Alphonse, on avait été sur le point de la conclure. Enfin, le 21 juin 1295, elle fut arrêtée entre don Jayme, Charles de Valois et Charles de Naples. Un mariage entre Blanche, fille de Charles de Naples, et don Jayme, fut la première condition de cette transaction. Don Jayme avait, on se le rappelle, été fiancé avec Isabelle, fille de don Sancho de Castille; mais cette union, que le roi d'Aragon avait pu désirer lorsque Sancho était sur le trône, ne lui présentait plus aucun intérêt; le degré de parenté qui existait entre les fiancés, et pour lequel le saint-siège avait refusé des dispenses, était une excuse suffisante : don Jayme épousa donc Blanche, qui lui apporta en dot

soixante mille livres d'argent. Charles de Valois rebouça à l'investiture du royaume d'Aragon prononcée à son profit par le pape ; enfin , le souverain pontife promit de donner au roi d'Aragon l'investiture des îles de Corse et de Sardaigne.

De son côté , don Jayme s'engagea à mettre en liberté le prince de Salerné et les autres prisonniers qu'il conservait comme otages. Il rendit à son oncle le royaume de Majorque , dont celui-ci avait été dépouillé ; il fit l'abandon de tout ce qu'étaient les Catalans avaient pris dans la Calabre et dans la Sicile ; il fut même convenu que si les Siciliens ne voulaient pas adhérer à ce traité , don Jayme prêterait le secours de ses armées pour les y contraindre. Cette condition du traité se réalisa : don Frédéric fut choisi pour roi par les Siciliens à la place de Jayme , et , soit courage et bonheur de son côté , soit mollesse et connivence de la part de son frère , qui ne le combattait qu'à regret , il sut se maintenir sur le trône et le transmit à ses descendants.

Ces événements , ou du moins le traité dont ils étaient la conséquence , avaient suivi de peu de temps la mort de don Sancho. Ce prince , comme on l'a vu , n'avait laissé qu'un royaume déchiré par les factions. Non-seulement on disputait la couronne à son fils , on allait jusqu'à lui dénier le titre d'enfant légitime. Don Sancho avait épousé doña Maria , fille d'Alphonse de Molina. Ce mariage avait été censuré pour cause de parenté. Cependant don Sancho n'avait jamais voulu consentir à se séparer de sa femme. Il en avait eu plusieurs enfants : don Alphonse , qui était décédé avant lui ; don Ferdinand , son héritier , qui était à peine âgé de dix ans ; don Pedro , don Philippe et deux infantes , doña Isabelle et doña Beatrix. Lorsqu'il fut mort , son frère don Juan , se prévalant de ce que le mariage avait été déclaré nul , prétendit que don Ferdinand n'était pas enfant légitime et ne pouvait pas hériter ; il réclama donc le trône comme étant le parent le plus proche du roi qui venait de mourir.

L'enfant don Enrique , frère d'Alphonse le Savant , celui qu'on a vu chercher un refuge en Afrique et passer ensuite en Italie , y avait embrassé le parti de Conradin. Livré à Charles d'Anjou par l'abbé d'un monastère où il s'était réfugié après la bataille de Tagliacozzo , il avait été jeté dans une prison dont il n'était sorti qu'en 1286 , et sept années plus tard il était rentré en Espagne. Il y avait été bien accueilli par son neveu don Sancho ; mais ni son âge , ni sa longue captivité , ni son exil plus long encore , n'avaient pu calmer son caractère ambitieux et rémuant. Il exigea que la régence et la tutelle lui fussent conférées. La veuve de don Sancho fut obligée de les lui abandonner et de ne conserver pour elle que la garde de la personne de son fils. Tout le pays était déchiré par les factions. Don Diégo Lopez de Haro , fils de don Lope , soutenait que la Biscaye formait l'héritage de son père ; il s'en était emparé les armes à la main. L'enfant don Juan , de son côté , quand il eut été forcé d'abandonner ses prétentions au trône , réclama la Biscaye comme devant lui revenir du chef de sa femme , héritière de Lope de Haro. Alphonse de la Cerda combattait toujours pour obtenir la couronne , et s'efforçait de détacher le roi d'Aragon don Jayme de l'alliance de la Castille. Pour prix des services qu'il attendait de lui , il lui abandonnait le royaume de Murcie. Afin de gagner à son parti l'enfant don Juan , il lui donnait le royaume de Léon. Le roi de France aussi , Philippe le Bel , éleva des prétentions au trône de Castille ; il soutint que petit-fils de Blanche , fille d'Alphonse le Noble , il avait seul des droits à la couronne.

Ce fut une chose merveilleuse que le jeune Ferdinand ait pu se maintenir au milieu de tous ces partis ; qu'entouré des Haro , des Lara , des infants don Juan et don Enrique , qui ne songeaient qu'à leurs seuls intérêts et jamais à celui de l'Etat , il n'ait pas succombé sous les attaques dont il était le but. Cependant avec le temps il acquit plus d'autorité. En 1305 , Alphonse de

la Cerda, abandonné de l'Aragon et d'une grande partie de ses partisans, fut obligé de se retirer en France et de nommer des arbitres pour transiger sur ses droits aussi bien que sur les difficultés qui existaient entre l'Aragon et la Castille. On décida que le roi d'Aragon conserverait la partie du royaume de Murcie qui se trouve au nord de la rivière de Segura, à l'exception de la ville de Murcie et de ses dépendances; que tout le reste de ce royaume serait rendu à la Castille. Quant à don Alphonse de la Cerda, on décida qu'il cesserait de prendre le titre de roi de Castille et d'en porter les armes; qu'il écartèlerait son écu du blason de sa mère qui était celui de France; qu'il remettrait toutes les places qu'il avait en son pouvoir, et qu'en échange on lui en donnerait d'autres de manière à lui assurer une existence conforme à sa naissance. Alonzo de la Cerda refusa d'abord de ratifier cette sentence; mais comme ses ressources étaient épuisées, il fut bientôt forcé de s'y soumettre.

C'est pendant ce règne déjà si rempli de révoltes que s'accomplit la suppression des Templiers. Ces chevaliers avaient acquis tant de puissance et tant de richesses, qu'ils inspirèrent des craintes sérieuses à l'autorité royale. Ce fut là sans doute le plus réel de leurs crimes, mais ce ne fut pas celui dont on les accusa. Liés entre eux par des serments qui n'étaient pas connus du vulgaire, ils portaient des signes de reconnaissance dont le sens n'était révélé qu'aux seuls initiés; ainsi, ils avaient la croix à trois branches qu'ils appelaient baphomet, c'est-à-dire, le baptême de l'intelligence. Ces mystères, ces appellations singulières servirent de texte aux accusations portées contre eux. On leur reprocha d'avoir adopté les principes des gnostiques, de s'être livrés aux rêveries de l'astrologie, de renier le Christ. Le savant M. de Hammer a récemment publié, dans les Mines de l'Orient, une longue dissertation pour démontrer que les Templiers étaient réellement coupables. Malgré tout le mérite de cet

écrit, malgré toutes les recherches qu'on a faites, leur crime ou leur innocence sont encore un problème qu'il n'est plus donné à personne de résoudre. Mais ils étaient menaçants pour l'autorité du chef de la nation. L'intérêt public voulait qu'ils fussent détruits; aussi on les condamna. En France, ils furent brûlés; en Espagne, on les traita moins rigoureusement. Ferdinand, pour exécuter une bulle du pape, s'empara des biens qu'ils possédaient dans ses États. Ceux qui avaient des commanderies en Aragon se renfermèrent dans les places qu'il y possédaient; mais désespérant de pouvoir s'y maintenir, ils les remirent au roi et demandèrent à être jugés. On instruisit contre eux dans toutes les parties de l'Espagne. Don Rodrigo Ibañez, grand commandeur des Templiers d'Espagne, et les principaux dignitaires de l'ordre, comparurent devant les prélats assemblés à Salamanque, et le concile les déclara innocents des crimes dont s'étaient souillés les autres membres de l'ordre établi en France. On leur laissa donc la liberté. On déclara que leur foi et que leur honneur étaient purs; mais on ne leur rendit pas leurs biens, qui furent partagés entre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et les ordres de Saint-Jacques, d'Alcantara et de Calatrava. En Aragon, ils servirent à fonder l'ordre de Saint-Georges de Montesa. Les troubles que ces événements avaient occasionnés étaient apaisés. Don Ferdinand, âgé de plus de vingt-six ans, commençait à tenir les rênes de l'État d'une main plus ferme. En paix avec l'Aragon, tranquille du côté de l'infant de la Cerda, il faisait avec succès la guerre contre les Maures de Grenade, quand un de ces événements qu'il n'est donné à l'intelligence humaine ni de prévoir, ni de comprendre, vint replonger la Castille dans tous les maux dont elle sortait. Deux jeunes seigneurs du nom de Carvajal vivaient retirés à Martos; on les accusait d'avoir assassiné à Palencia Juan Alonzo de Benavidez au moment où il sortait du palais du roi. En se rendant à son armée,

qui faisait le siège d'Alcaudete, don Ferdinand fut obligé de passer par Martos. Il fit saisir les frères Carvajal, et convaincu de leur crime, sans vouloir écouter leur justification, il ordonna de les précipiter du haut des murailles de la ville. Pendant qu'on les conduisait au supplice, les deux condamnés protestèrent de leur innocence et déclarèrent qu'ils ajournaient le roi à comparaître dans trente jours devant le tribunal de Dieu.

Le dimanche, 17 septembre 1312, le roi, qui se trouvait alors à Jaën, après avoir pris son repas, se jeta sur son lit et s'endormit pour ne plus se réveiller. Lorsque ses domestiques, étonnés de la longueur de son sommeil, entrèrent dans sa chambre, ils le trouvèrent mort. C'était le trentième jour après le supplice des Carvajal; c'était le terme de l'ajournement qu'ils lui avaient donné. Cette coïncidence frappa tous les esprits; on y trouva quelque chose de surnaturel; et ce prince reçut le nom de Ferdinand l'Ajourné.

ABU-YOUSOUF REND LA VILLE D'ALGECIRAZ A MOHAMMED II. — MORT DE CE PRINCE. —

SON FILS MOHAMMED III LUI SUCCEDE. —

IL DEVIENT AVEUGLE ET EST DÉTRÔNÉ PAR

MULEY-AL-NASSR SON FRÈRE. — MULEY-

AL-NASSR EST DÉTRÔNÉ PAR SON NEVEU

ISMAIL ABU-WALID-BEN-FERAG. — MINO-

RITÉ D'ALPHONSE XI. — TROUBLES ET DIS-

SSENSIONS QUI ACCOMPAGNENT L'ÉTABLISSE-

MENT DE LA RÉGENCE. — MORT DE LA

REINE CONSTANCE. — LES INFANTS DON

PEDRO ET DON JUAN MEURENT EN DIRI-

GEANT UNE EXPÉDITION DANS LA CAMPA-

GNE DE GRENADE. — MORT DE LA REINE

MARIE. — ÉTAT DÉPÉRABLE DE LA CAS-

TILLE AVANT LA MAJORITÉ D'ALPHONSE XI.

C'est un fait digne d'observation, que tous les princes qui ont appelé à leur secours les émirs africains ont eu bientôt à s'en repentir. Mohammed II, après avoir introduit en Espagne les Beni-Merines, eut à se défendre plus d'une fois contre leurs attaques. Cependant, à la faveur des dissensions qui divisaient le royaume de Castille, il parvint à se maintenir et contre les

chrétiens et contre Abu-Yousouf (*); et même celui-ci, ayant, comme on l'a vu, perdu la ville de Tarifa, et ayant échoué en 1294 dans ses efforts pour la reprendre, se dégoûta de faire la guerre en Europe. Il n'y possédait plus que la ville d'Algéciraz. La conservation de cette place lui était excessivement onéreuse; il proposa donc de la restituer au roi Mohammed, moyennant une somme d'argent. Ce marché fut accepté, et les Beni-Merines abandonnèrent la dernière ville qui leur restât en Espagne. Le roi Mohammed II se trouva donc le seul souverain musulman de la Péninsule. Il profita des troubles qui accompagnèrent la minorité de Ferdinand pour faire plusieurs expéditions sur les terres des chrétiens. Enfin, après un règne de trente années arabes, il mourut dans la soirée du dimanche, 8 sjaban de l'année 701 de l'hégire (samedi, 7 avril 1302); il était occupé à faire sa prière quand il s'éteignit; son corps ne portait les traces d'aucune douleur; seulement ses joues étaient couvertes de larmes. Il laissait trois enfants: Mohammed Abd-Allah, son fils aîné, qu'il avait de son vivant associé au trône, et qui fut son successeur; Muley-al-Nassr (**), et une fille mariée au gouverneur de Malaga, Ferag-Ben-al-Nassr (***).

Mohammed III était un prince très-laborieux, disent les historiens arabes; il passait les nuits entières à expédier les affaires commencées dans la journée; aucun de ses ministres ne pouvait travailler aussi longtemps que lui; aussi étaient-ils obligés de se relever l'un l'autre. Cet excès de fatigue ne tarda pas à ruiner sa santé; il perdit presque entièrement la vue. Un parti se forma en faveur de son frère Muley-al-Nassr. On disait que Mohammed

(*) La chronique d'Alphonse XI fait de ce nom celui de Boýuzaf.

(**) Ferreras et la chronique de Villazan l'appellent Nazar; Mariana le nomme Azar.

(***) La chronique de Villazan le nomme Farrachen; dans Mariana on trouve l'arraken; dans Ferreras, Farax; et dans Condé, Ferag.

était aveugle, ce qui le mettait dans la nécessité de s'en rapporter à ses conseillers pour examiner les affaires ; on répétait qu'un prince avait besoin de voir par ses propres yeux. A la sortie de la lune de ramadan de l'année 708 (14 mars 1309), une grande foule de populace entoura le château et se mit à crier : Vive Muley-al-Nassr ! vive notre roi Al-Nassr ! Ensuite cette tourbe culbuta le peu de gardes qui défendaient le palais, et les révoltés ne laissèrent à Mohammed III que l'alternative de mourir ou d'abdiquer. Ce prince se résigna, et laissa la royauté à Muley-al-Nassr, qui le fit conduire à Almunecar.

Il est rare qu'on puisse garder sans contestation une autorité mal acquise. Muley se plaignit bientôt des menées d'Ismail - Abu - Walid (*), fils de sa sœur et de Ferag, alcaide de Malaga. Il fit des représentations à son beau-frère ; mais celui-ci, loin de réprimer l'ambition de son fils, se borna à rappeler à Muley la manière dont il avait dépouillé Mohammed ; et Ismail ne cessa pas d'agiter le royaume. Dans le courant de l'année 710 de l'hégire (1310), Muley-al-Nassr fut frappé d'une attaque d'apoplexie. On le crut mort, et les partisans de Mohammed allèrent tirer de sa retraite le roi détrôné ; mais, lorsqu'il arriva à Grenade, Muley avait recouvré la santé, et Mohammed fut obligé de retourner promptement à Almunecar. Trois ans plus tard, le 3 sjawal 713 (21 janvier 1314), il se noya dans un étang. Suivant quelques auteurs il y tomba par accident ; mais le plus grand nombre des historiens attribuent sa mort à un crime. Au reste, il ne resta pas longtemps sans vengeance. Ismail - Abu - Walid, fils de Ferag, alcaide de Malaga, rassembla en toute hâte une armée, et le jeudi, 27 du mois de sjawal de l'année 713 de l'hégire (14 février 1314), vingt-quatre jours seulement après la mort de son oncle, il prit le titre de roi. Le lendemain, 28, il vint mettre le siège devant Grenade. Muley était bien déter-

miné à se défendre ; mais une partie des habitants sortit de la ville et alla grossir le camp de son adversaire. Au point du jour, les partisans d'Ismail lui ouvrirent une des portes de la ville, en sorte qu'il y entra sans coup férir, et que le roi fut obligé de se retirer dans l'Alhambra. Là, vivement pressé par ceux qui l'assiégeaient, il fut bientôt forcé de capituler le 3 duliagha 713 (21 mars 1314). Ismail lui laissa pour habitation la ville de Guadix. Muley s'y retira avec ses partisans, et y mourut huit années plus tard, le 6 de la lune de dsulkada 722 (16 novembre 1322).

Quelles que fussent les révolutions qui, à cette époque, agitaient le royaume de Grenade, le gouvernement des Maures pouvait passer pour calme et pour tranquille en comparaison de celui de la Castille. Le roi Ferdinand l'Ajourné avait laissé pour héritier un enfant au berceau. Les grands n'avaient pas hésité à le proclamer leur souverain. Mais que pouvait un enfant pour assurer la tranquillité publique ? Que pouvait-il dans un pays déjà tout sanglant de ses discordes civiles ? Une partie du règne d'Alphonse le Savant n'avait été que troubles et rébellions ; du temps de Sancho, les intrigues, les guerres, les vengeances, les réactions, les exécutions sanglantes, n'avaient pas cessé de déchirer l'État. Sous la minorité de Ferdinand l'Ajourné, le pillage, le meurtre, l'assassinat, tout ce qu'il y a de mauvaises passions, avaient un libre cours. Quelle allait donc être la désolation nouvelle qui allait affliger ce malheureux pays ?

Aussitôt que Ferdinand avait été mort, on avait prié la reine Marie sa mère de s'emparer de la régence. Sans doute la minorité de son fils avait été bien agitée, bien turbulente ; cependant les peuples avaient confiance en la vieille Marie de Molina ; ils ne pouvaient suspecter la bonté de ses intentions. En acceptant, elle aurait peut-être épargné quelques calamités à son pays ; mais elle avait déjà supporté le fardeau d'une régence ; elle hésita. Au

(*) Ferreras l'appelle Abu-Gualid.

lieu de se proclamer seule tutrice d'Alphonse, de saisir l'autorité d'une main ferme ; elle trembla, elle appela près d'elle son fils don Pedro ; elle parla de partager le gouvernement ; elle laissa envahir le pouvoir par tous ceux qui voulurent s'en emparer ; elle n'osa pas essayer de donner la paix à la Castille ; au reste, peut-être n'eût-elle pas réussi. La position était difficile, et les prétendants à la régence étaient nombreux : d'abord, on trouve la reine Constance, la veuve de Ferdinand l'Ajourné ; elle ne voulait pas abdiquer toute part d'autorité ; il lui fallait des villes à régir, des États à gouverner ; ensuite se présentait don Juan Manuel, fils de l'infant don Juan Manuel, frère d'Alphonse X. Il était commandant de la frontière de Murcie. Sa puissance, la consanguinité qui le liait au jeune roi, lui paraissaient des titres suffisants pour gouverner l'État.

L'infant don Juan, ce gendre et ce complice de Lope de Haro ; celui qui, après avoir reçu la liberté de la clémence de son frère don Sancho, en avait profité pour porter les armes contre son pays et pour égorgier le fils de Guzman le Bon ; ce don Juan, qui avait rempli de tant de troubles et de tant de séditions la minorité de Ferdinand, prétendait aussi avoir au moins une part dans la tutelle.

Il ne faut pas oublier une de ces vieilles familles qu'on est accoutumé à voir mêlées à toutes les agitations du pays ; les Lara, n'avaient pas désappris les discordes civiles ; et Juan Núñez de Lara fils du seigneur d'Albaracín, réclamait également une part du pouvoir ; enfin, la bonne reine Marie voulait s'étayer de l'appui de son fils ; elle voulait que don Pedro l'aiderait à supporter le poids des affaires. Tous ces prétendants avaient leurs affidés et leurs soldats ; ils agissaient par les armes et par l'intrigue, et chacun d'eux avait à son service un simulacre d'assemblée nationale qui lui déferait la tutelle. Ainsi, en 1313, aux cortès de Palencia, une assemblée, réunie dans le couvent de Saint-Fran-

cois de cette ville, confiait la régence à la reine Marie et à l'infant don Pedro, tandis qu'une autre, qui se tenait dans le couvent de Saint-Paul, proclamait régents l'infant don Juan et la reine Constance. Ces assemblées se séparèrent sans rien avoir pu faire d'utile ; plusieurs autres eurent le même résultat. Sur ces entrefaites, la reine Constance périt presque subitement le 17 novembre 1313. Cette mort diminua le nombre des compétiteurs sans diminuer beaucoup les embarras. Enfin, après bien des difficultés, ne pouvant s'accorder sur le choix d'un tuteur, on se détermina à diviser la tutelle. On décida que chaque prétendant exercerait l'autorité dans les villes qui l'avaient choisi, mais que la garde du jeune roi serait confiée à la reine Marie, son aïeule ; qu'il n'y aurait pour tous les tuteurs qu'un seul sceau qui resterait, ainsi que la chancellerie, avec le roi et avec la reine. Ce partage de l'autorité ne rendit pas la tranquillité à la Castille ; mais cependant elle permit à don Pedro de faire la guerre au roi Ismaïl. Il eut sur les Maures de nombreux avantages, et soit que l'influence et la popularité que ses victoires lui acquéraient eussent excité l'émulation de l'infant don Juan, soit que celui-ci ne vit dans ces entreprises que l'occasion d'y amasser du butin et de toucher une partie des subsides accordés par les cortès, il voulut aussi prendre part à une de ces expéditions. Les infants don Juan et don Pedro rassemblèrent, à Alcaudete, leurs troupes, qui pouvaient s'élever à 9,000 hommes de cavalerie ; quant aux fantassins on n'en dit pas le nombre. Les deux généraux, bien qu'on fût parvenu aux jours les plus chauds de l'année, se déterminèrent à pénétrer jusque sous les murs de Grenade. Ils enlevèrent en passant la ville d'Illora. En donnant un jour de plus à cette conquête, ils auraient pu l'achever et prendre la citadelle, qui se défendait encore ; mais ils marchaient avec tant de précipitation, qu'ils ne voulurent pas s'arrêter, et ils arrivèrent en vue de Grenade, le samedi,

veille de la Saint-Jean-Baptiste. Ils restèrent deux jours dans la campagne de Grenade, sans rien faire de profitable. Le troisième jour, ils commencèrent à se retirer. Don Pedro commandait l'avant-garde, l'infant don Juan était au dernier escadron avec le bagage. Quand les Maures s'aperçurent que les chrétiens se retiraient, ils sortirent de la ville en grand nombre; on pouvait bien compter 5,000 cavaliers accompagnés d'une grande multitude de fantassins. Osmín, leur général, n'avait ni l'espoir de remporter une victoire, ni même l'intention de combattre; mais, à la faveur de la connaissance qu'il avait du pays, il voulait harceler les chrétiens. Cependant l'occasion se présenta plus favorable qu'il ne l'espérait. A l'heure la plus brûlante de la journée, l'armée des infants, qui ne portait pas de provision d'eau, se trouva éloignée de toute rivière; les guerriers étaient dévorés par une soif ardente; leurs pesantes armures d'acier, échauffées par tous les feux d'un soleil caniculaire, étaient devenues des fournaises; leurs bras avaient peine à porter leurs lances ou à soulever leurs épées. C'est en cet instant que les Maures se précipitèrent sur l'arrière-garde commandée par l'infant don Juan qui, ne se sentant pas en état de faire une longue résistance, envoya en toute hâte demander du secours à son neveu don Pedro. Celui-ci se donna beaucoup de mouvement pour rassembler et pour animer ses gens qui ne retournaient qu'à regret au combat. Il venait de tirer son épée pour les commander, quand il tomba tout à coup de son cheval, et il rendit l'âme sans prononcer un mot (*). En apprenant ce funeste événement, l'infant don Juan fut frappé comme l'avait été don Pedro; il s'évanouit; cependant il ne mourut pas sur le coup; il vécut jusqu'au soir, mais sans pouvoir proférer une parole. Dès

(*) Condé rapporte différemment cette catastrophe. « Les deux valeureux princes de Castille, dit-il, moururent en cet endroit en combattant comme des lions. » III^e partie, ch. XVIII.

que cette triste nouvelle se fut répandue dans l'armée, les soldats se groupèrent avec empressement autour de leurs chefs. Les Maures, qui s'étaient occupés à piller les bagages abandonnés par l'arrière-garde, et qui n'avaient pas encore eu le temps d'appréhender la mort des deux infants, voyant une grande agitation dans l'armée des chrétiens, crurent que ceux-ci allaient les charger, et se retirèrent à Grenade avec tout leur butin, en sorte que les Castillans purent librement se retirer. Ils placèrent le corps de l'infant don Pedro en travers sur une mule, et comme l'infant don Juan n'était pas encore tout à fait mort, on l'assit sur un cheval; mais dès que la nuit arriva, il rendit l'âme. La fuite était si rapide, qu'on ne faisait pas une grande attention à lui; son cadavre tomba de cheval sans qu'on s'en aperçût, et il resta sur la terre des Musulmans. Quand le fils de l'infant don Juan, qui se trouvait à Baëna, apprit ce funeste événement, quand il vit qu'on ne rapportait pas le corps de son père, il en conçut un grand chagrin, et il écrivit à Ismaïl, roi de Grenade, en lui demandant de le faire chercher dans ses États sur la route que l'armée avait parcourue. Le cadavre fut retrouvé et rendu au fils de l'infant don Juan.

La mort qui frappait d'une manière si inattendue deux des régents ne pouvait manquer de causer encore de nouveaux troubles dans le pays. Ce ne fut pas sans de vives contestations que l'infant don Philippe put être substitué, dans la régence, à son frère don Pedro. Quant à l'infant don Juan, il eut son fils pour successeur; et ce prince trouva le moyen de se montrer plus turbulent encore et plus mauvais que ne l'avait été son père; aussi, comme son corps était à l'avenant de son âme, on l'avait surnommé don Juan le *Contrefait* (el Tuerto).

La mort de la reine Marie vint encore augmenter la confusion et le désordre. Elle rendit son âme à Dieu dans la ville de Valladolid, le mardi 1^{er} juin 1322. Sentant sa fin approcher,